



Surface topologique et S2

Intervention faite au séminaire d'été « Les non-dupes errent »

Jérôme La Selve - 28-08-2011

Je commencerai ce travail en citant Charles Melman lors de la conclusion du séminaire des Non-Dupes-Errent en 1997 : *Et voilà que grâce au noeud, il apparaît que ce qui pouvait fonctionner comme moyen, c'est-à-dire qui viendrait réunir Un et Un pourrait être d'un tout autre ordre. Ce moyen est déterminé comme réel en tant que nous le savons habité par un savoir, savoir dont il est vrai qu'il rate son coup, qu'il est organisé par un ratage, qu'il règle notre dysharmonie avec le monde. Ce ratage, j'en ai fait l'expérience dans la rédaction de ce texte puisque j'en suis à mon troisième coup et ne doute pas que lui aussi ratera à dire ce que je désire en dire.*

Le fil que j'ai tiré des leçons 6,7,8, c'est le nouage des trois ronds RSI constitutifs de la structure du savoir inconscient, S2 en place de vérité dans le discours analytique, trois ronds qui font 1. De ce savoir inconscient se dit un dire vrai, lequel reste à entendre.

Lacan nous dit : *Le savoir inconscient est ce qui travaille et il n'y a de prise quelconque de ce travail que dans un discours. Je l'entends ce travail comme la mise en action, en mouvement, en écriture des signifiants, en tant qu'un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant. En écrivant écriture, me viennent à l'esprit les quatre écritures du nécessaire, du contingent, de l'impossible et du possible qui ne seront pas sans me poser quelques questions : Le nécessaire est ce qui ne cesse pas de s'écrire, le contingent est ce qui cesse de ne pas s'écrire, l'impossible est ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, le possible est ce qui cesse de s'écrire. Le travail est nécessaire à l'élaboration d'un dire, il est aussi contingent à cette élaboration. Le travail du savoir inconscient est le propre du parlêtre, la nature, elle, ne parlant pas.*

Lacan précise dans ce séminaire que nous devons être dupes pour que ça tienne dans une consistance. Être dupe, ça veut dire être pris dans la glue. La glue, c'est le Nom Du Père. Nous devons en être dupes de façon à nous en passer à condition de savoir nous en servir. Le nœud borroméen, c'est le Nom Du Père en tant que nouage des trois ronds ; c'est le réel, c'est-à-dire qu'il y faut trois ronds et qu'ils se nouent. Jean Brini et Bernard Vandermersch en ont proposé une écriture :

$$R=NB(RSI)$$

$$R=3(RSI)$$

$$R=3(3(3(RSI)SI)$$

Et pourquoi ne pas l'écrire

$$R=1(RSI)$$

Le nœud intègre le réel même dans son nouage. Le nœud borroméen a cette particularité qu'il résulte de trois ronds indifférenciés et d'égale consistance de telle sorte que c'est le rond moyen qui vient nouer les deux autres. Le rond moyen occupe la place de réel que Lacan écrit : $1+1=3$ où l'on voit que le + a valeur de rond, valeur de réel. Jean Jacques Tyszler disait à la journée préparatoire de Lyon : *C'est à partir du 3 que chacun fait 1*. Je trouve la phrase équivoque : il est vrai qu'il faut 3 pour faire 1, il est vrai aussi qu'une fois noués à 3 chacun des ronds est 1 et qu'il peut occuper la place de moyen. C'est la logique du nœud borroméen, la logique du réel. Avec ce nouage, Lacan fait un pas de plus qu'Aristote qui ne fait qu'approcher le nœud borroméen en vidant les signifiants de leur sens et déterminer que le réel c'est 3.

Cette logique du réel a à voir avec le discours analytique. Marc Darmon dans son article *Serre moi fort* dans le n°6 de *La revue lacanienne*, précise que dans une cure le travail de remémoration permet au sujet un déplacement par rapport au savoir, savoir qui n'est accessible que dans le transfert. Ce savoir dit-il a à voir avec *l'Urverdrängt*, le refoulé originel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire : c'est l'écriture du réel. Dans une cure il se produit qu'un signifiant est saisi par l'interprétation, qu'il fait coupure. Ce signifiant était déjà là en tant que surface topologique. J'ai pu discuter de ce point avec Marc Darmon. Que dit-il avec cette surface topologique déjà là ? S'agit-il du rond moyen comme j'ai pu le penser ? Non m'a-t-il dit, il s'agit du nœud lui-même, d'une surface au sens strict. Le rond n'est pas une surface. Dire que le nœud est déjà là est un pas que fait Lacan pour indiquer qu'on passe d'un dépôt signifiant et littéral agissant là dans les formations de l'inconscient de façon latente, à une surface nodale. Il existe plusieurs chemins pour représenter le nœud ; c'est au cours de l'analyse que se détermine si les croisements peuvent se révéler irréductibles, ou non, selon le travail de la cure. Le nœud détermine un gain ; c'est le savoir révélé au cours de l'analyse, S2 dans le discours analytique.

Pour l'illustrer voici une vignette clinique. Il s'agit d'une patiente pour laquelle j'ai interrompu la séance après qu'elle ait dit : *normal*, la norme mâle lui ai-je fait entendre. Lors de la séance suivante elle dit : *Norme mâle ! Cela m'a énervée ! Dans ma famille, depuis ma grand-mère maternelle, le mâle, c'est mal*. En disant cela, elle s'est saisie d'un savoir ; cela s'est écrit quand elle l'a dit. Il s'agit d'un dire vrai dont Lacan dit *qu'il est la rainure par où passe ce qu'il faut bien qu'il supplée, à savoir l'impossibilité d'écrire le rapport sexuel*. Le dire vrai, c'est que ça cesse de ne pas s'écrire ; c'est le contingent.

Que ça cesse de ne pas s'écrire entre deux sujets pose la question de qui sont ces deux sujets : l'un qui parle mais ne sait pas ce qu'il dit, l'autre qui écoute mais n'entend pas. Entre deux sujets, ce qui cesse de ne pas s'écrire, c'est aussi une lettre d'a-mur. Une lettre d'a-mur ne s'écrit que pendant un temps. Dans l'écriture a-mur, on trouve le lettre a, cause du désir, et le mur, le mur entre les deux côtés du tableau de la sexualité, la barre verticale. *C'est le mur de l'a-mur, le mur sur lequel on écrit des lettres d'amour* nous disait Marie Charlotte Cadeau au séminaire d'été 2010. Le mur ce peut être cet impossible de l'écriture du rapport sexuel, le trou qui n'exclut pas pour autant la cause du désir. Le mur, c'est le lieu de l'amour. Dès lors, c'est une question, une lettre d'amour ne pourrait-elle n'être écrite que par un homme pour une femme ? Et qu'écrit donc une femme à un homme ? Qu'elle l'âme, du verbe âmer, qu'elle est son âme. Charles Melman dans son séminaire *La nature du symptôme* dit

de l'âme que c'est l'amour du sujet en tant que tel. Il n'y aurait qu'une femme pour aimer un homme en tant que lui est sujet. Pourquoi le pourrait-elle ? Parce que, et je cite Marie Charlotte Cadeau : *en position de pas toute, une femme se soustrait à elle-même*. Je l'entends comme une soustraction subjective. La petite fille, en tant qu'elle est toute phallique est sujet, forcément du côté mâle. Aussi comme le dit Chantal Gaborit : *quand devenue femme elle vient se loger du côté Autre, elle supporte l'inconfort de ne pas se référer toujours au phallus ; elle n'est pas toute*. C'est pour cela que seule une femme peut aimer un homme et lui dire : Ah ! Serre- moi fort !

Le dire vrai dans le discours analytique, c'est ce qui ne peut que se mi-dire du savoir inconscient, du réel, en tant qu'il constitue le nouage à 3 qui fait 1. S2 dans le discours analytique est en place de vérité. Lacan dit de cette vérité qu'il ne la découvre pas, mais qu'il l'invente : c'est ça le savoir. C'est une place réservée. Lacan lui fait la place où elle s'isole comme ce qui dans le grand Autre vient inscrire le manque. Je trouve belle cette phrase de Serges Doubrovsky en quatrième de couverture de son livre *Un homme de passage* : « ... Et puis on se perd. Impossible de se ressaisir à travers ces bribes, parfois fulgurantes de mémoire. Cher, très cher Proust, je ne me retrouve pas, je me réinvente. ... » L'auteur, dans l'écriture en appelle au transfert qu'il ne trouve pas dans sa réflexion solitaire ; il se réinvente ! Nul doute qu'il sache là un bout de sa vérité ! Dans la leçon 8, Lacan invente « jouljeu ». « Jouljeu » c'est la vérité du savoir qu'il y en a 3, les 3 personnes du singulier : je, tu, il jouljeu. Par cette invention Lacan articule vérité et savoir de façon métaphorique.

Le savoir s'invente ! Il s'invente parce que c'est une logique, la logique du réel, c'est-à-dire que les trois ronds ne cessent pas de s'écrire. C'est le nécessaire. C'est l'invention du trou par où nous avançons dans tout ce que nous inventons du réel, à savoir que ça fait trois. Les psychotiques eux aussi inventent, je dirais dans une tentative que les trois tiennent. Lacan a fait sa thèse sur l'invention d'Aimée : son délire.

Je voudrais illustrer ce qu'est l'invention pour un psychotique par trois vignettes cliniques :

- Ce premier patient, lors de l'entretien qu'il a après qu'il a participé à « l'atelier voix » au cours duquel sont enseignées aux patients des techniques corporelles pour produire un son, me dit qu'il a été impressionné par le son « i » qu'a prononcé le professeur en se tournant vers lui. C'est comme s'il avait dû s'en saisir de ce son « i ». Il en était tellement encombré que de retour chez lui il est allé voir dans le dictionnaire comment s'écrivait « i ». Ce qu'il y lit, ce qu'il en dit, c'est : *Entre rire et larmes*. Le rire s'écrit « hi », les larmes s'écrivent « ihii ». Ce patient a inventé un point de capiton, comment s'écrit « i », pour faire tenir ce qui du fait de sa psychose ne tient pas.
- Cet autre patient me dit qu'il fait collection d'épées, qu'il va s'en acheter une nouvelle. Et puis, dit-il, il est passionné par les requins. Il me montre la dent de requin qu'il porte au cou. Après que je lui ai demandé d'en dire quelque chose, il me répond : *C'est une passion, et d'une passion il n'y a rien à dire, c'est comme ça !* Ce patient invente la passion des épées, la passion des requins, la passion du phallus. Il n'y a rien à en dire, il ne peut rien en dire parce que ce n'est pas noué pour lui. C'est une tentative de nouage.
- Ce troisième patient commence son entretien en disant que son père l'a menacé de lui démolir la gueule s'il continuait à laisser couler l'eau du robinet. Il passe de longs moments à se rincer les lèvres – ses lèvres en tant

que bord réel. A cette violence, il invente un délire, toujours le même lorsqu'il est contrarié : une trace de produit, ça peut être une miette, une poussière, une trace de dentifrice, pénètre dans sa bouche et au-delà de sa bouche vient occuper une place sur le sommet de son crâne, *là où il y a l'os* dit-il. Cet os, il le décrit toujours vertical et menacé dans son érection ; soit il se tord, soit il se casse, et ça l'inquiète. Cet os est sa représentation, son invention du phallus, un phallus qui ne fonctionne pas pour lui.

Le savoir ne va pas sans un dire, un dire vrai, logiquement inscriptible : C'est l'écriture *qu'il existe un X qui n'est pas Phi de X*, autrement dit l'écriture de l'instance phallique, la rainure par où passe l'impossible de l'écriture du rapport sexuel.

Pour conclure, S2 est structuré par le nouage de trois ronds ; c'est un savoir qui s'invente du fait du trou, le trou que le rapport sexuel ne s'écrit pas. La seule écriture qu'on en ait est celle d'un signifiant qui se signifie à lui-même. Cette écriture est un dire logiquement inscriptible. Le dire vient à s'écrire, il se lit parce que le dire est indicible.

En manipulant les nœuds m'est venue cette question à propos de la transformation du nœud borroméen en nœud de trèfle, nœud de trèfle particulier comme nous allons le voir. Charles Melman nous dit que la NEP trouve son explication avec le nœud borroméen et ses transformations possibles. La transformation du nœud borroméen en nœud de trèfle en serait une (de transformation) du fait de la constitution de trois points de fusion au niveau de R et de I, de R et de S et de S et de I, points de fusion tels que nous les avait présentés Monsieur Dugowson. On se retrouve avec un modèle de nœud de trèfle constitué de la Jouissance Phallique, de la Jouissance Autre, du Sens et de l'objet petit a, autrement dit ce nœud de trèfle n'est constitué que de jouissances. Le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire n'y sont plus noués, ils ne figurent que sous forme de triskel, bribes de nœud borroméen en quelque sorte. Ce nœud de trèfle peut il encore être pris dans un discours. Il n'est que le coinçage des jouissances, ou bien le serrage. Il me semble qu'il s'agit là d'une représentation nodale de la problématique de la clinique d'aujourd'hui. Comme il existe encore dans ce nœud un peu de la consistance de chacun des trois ronds du nœud borroméen, est-ce que le travail d'une cure parviendrait à restaurer le nœud borroméen par « dé-fusion » ?

Si le nœud borroméen représente la surface topologique du S2 dans le discours analytique, le nœud de trèfle représente-t-il la surface topologique d'un savoir sur la jouissance contemporaine ? « Jouis à tout prix ! » en serait-il le dire vrai ?